

LA PASSION DU CHRIST SELON MEL GIBSON

Le dernier film de Mel Gibson, **La Passion du Christ**, a causé bien des remous depuis sa sortie en salles le 25 février 2004 et depuis sa première présentation chez nous le 19 mars. Déjà, plusieurs personnes se sont exprimés sur le sujet, profitant de toutes les tribunes, se faisant entendre à la radio et à la télévision, et librement dans tous les journaux.

Afin d'y voir plus clair, l'*École de formation et de perfectionnement en pastorale* organisait le dimanche 28 mars à l'église de Saint-Pie X à Rimouski une **table ronde** réunissant quatre cinéphiles du milieu : mesdames **Gabrielle Côté**, r.s.r., catéchète et responsable du Service diocésain de formation à la vie chrétienne, **Aimée Lévesque**, étudiante en Arts et Lettres au Cégep de Rimouski, et messieurs **Rodrigue Bélanger**, théologien et professeur de christologie, et **Jean-Yves Thériault**, bibliste, spécialiste des écrits du Nouveau Testament. Ces personnes sont venues partager leur point de vue sur le film et échanger avec l'auditoire sur les questions qu'il soulève.

Cette activité connut un réel succès, rassemblant plus de 300 personnes un bel après-midi de printemps. Plusieurs parmi elles nous ont demandé le texte des quatre interventions. Il nous est possible aujourd'hui de le faire avec l'autorisation des auteurs que nous remercions encore une fois.

I – Aimée LEVESQUE, étudiante

En tant qu'étudiante passionnée des arts et cinéphile, je ne peux que vous faire part de mon appréciation personnelle de *La Passion du Christ*, et ce, du point de vue artistique. Tout d'abord, lorsque j'ai l'occasion de regarder un film, je garde toujours en tête la définition d'un art. Selon le *Petit Larousse*, il s'agit de «*la création d'objets ou de mises en scène spécifiques destinés à produire chez l'homme un état de sensibilité et d'éveil plus ou moins lié au plaisir esthétique*». C'est donc que toutes œuvre cinématographique comporte deux dimensions principales, soit l'esthétisme – ou la qualité technique – et le scénario – ou l'intrigue, l'histoire – qui, ensemble contribuent à la transmission du message du réalisateur. Je m'attarderai plus en détail sur chacune de ces composantes.

Côté esthétique, le film *La Passion du Christ* possède des qualités indéniables. Il s'agit d'une œuvre saisissante, avec des images grandioses : on n'a qu'à penser aux vastes paysages, ou encore aux jeux d'ombre et de lumière. Ainsi, l'éclairage jaune des torches, la nuit, et la lumière bleue dans les bois favorisent une atmosphère de peur. Le montage, quant à lui, est impeccable, quoique certains lui reprocheront d'être trop «moderniste», avec ses nombreux effets de ralenti et ses dédoublements de séquences. Les décors et les costumes, judicieusement choisis, m'ont fait rêver, et les acteurs, plutôt crédibles, ont rendu l'émotion avec justesse. Mel Gibson a clairement voulu réaliser un film hyperréaliste, ce qui entraîne parfois des conséquences malheureuses : par exemple, la violence et la souffrance y sont montrées de près, de trop près même, et les maquillages des blessures parviennent à nous convaincre de leur réalité. Bref, il s'agit d'une œuvre

qui hypnotise littéralement l'auditoire, lequel ne peut s'empêcher de fixer l'écran tout au long de la projection.

Le réalisateur a appliqué toutes ces compétences techniques à un scénario que l'on connaît déjà, ou que l'on croyait bien connaître... À l'histoire de la de Jésus se greffent différents éléments. En premier lieu, les dialogues, en araméen et en latin, sont sous-titrés en français. E fait que le film se déroule en langue étrangère rend les paroles des personnages plus effrayantes, plus impressionnantes... et l'œuvre n'en devient que plus envoûtante. L'histoire est également agrémentée de quelques retours en arrière (*flash-backs*) nous montrant les bontés de Jésus; toutefois, ils se font plutôt rares si on les compare aux épisodes de violence du film. En effet, il y a, à mon avis, un traitement exagéré de la brutalité et de la souffrance, et ce, tout au long de la projection. Même pour une «habituée» des films de guerre comme moi, la vue de cette Passion du christ était insupportable. Et je n'étais pas la seule à fermer les yeux de temps en temps. Je ne pouvais m'empêcher de me demander : «Pourquoi tout ce défoulement sur un seul homme? Pourquoi tant de violence injustifiée?» Je me suis mise à songer qu'il devait s'agir d'une mode hollywoodienne...

Toutes ces réflexions m'amènent à vous parler du message de cette œuvre cinématographique. À ce propos, Mel Gibson se serait exprimé ainsi : «Mon plus grand souhait est que le message de cette histoire de courage et de sacrifice extraordinaires puisse inspirer la tolérance, l'amour et le pardon». À mon avis, cet objectif est loin d'être atteint, puisque le réalisateur demeure au premier degré dans son traitement de la violence : il montre tant de sadisme que le spectateur est peu à peu conditionné à la souffrance. Quant à la mort de Jésus, on a l'impression qu'elle n'a du sens que parce que le Christ doit subir des douleurs atroces. En fait, la dimension religieuse demeure peu exploitée dans le film. Malgré les bienveillantes intentions de propagande de la foi chrétienne du réalisateur, le visionnement de *La Passion du Christ* n'a entraîné chez moi aucun questionnement d'ordre religieux ni spirituel. J'en suis demeurée à des questions d'ordre social, du type : «Comment l'homme peut-il être responsable de telles atrocités?». Jésus devient donc un être humain comme les autres – c'est-à-dire que son histoire est traitée comme une critique de société -, victime des emportements de la foule, de l'Orgueil des dirigeants et des circonstances. Ce qu'il ne faudrait pas oublier, c'est que la mort du Christ a un sens parce qu'elle scelle une vie d'amour, ce que les trop peu de retours en arrière ne permettent pas de mettre en lumière. Le film a tout de même un certain impact sur les jeunes, comme j'ai pu le constater en entendant une adolescente s'exprimer ainsi après la projection : «Tu sais, dans nos cours de catéchèse, on n'avait jamais imaginé ça de même!».

Quant aux allégations selon lesquelles ce film serait antisémite et anti-romain, je ne les crois pas fondées. Il s'agit plutôt d'une critique de la nature humaine en général. Par exemple, on nous montre un Pilate déchiré, qui se laissera finalement tenté par la lâcheté, un peu à la manière de Judas et de Pierre. Et les soldats romains ne sont pas tous trop entreprenants; certains demeurent troublés à la vue du Christ, et n'osent agir. C'est que Mel Gibson a voulu mettre l'accent sur le côté humain de chacun, et sur celui de Jésus, par conséquent. Il nous présente – ce qui est bien intéressant – la jeunesse du Christ avec

sa mère, une scène de sa vie de charpentier, ses moments de doute qu'il exprime à Dieu, sa souffrance physique et psychologique... Je trouve toutefois dommage que toute cette simplicité, cette humanité soit gâchée par la présence superflue des puissances du mal. D'après moi, ces personnages, qui font très «fantastiques», n'ajoutent rien à l'histoire, la rendent plus confuse même; seul le questionnement de Jésus aurait suffi.

Enfin, je trouve important de rappeler que la condition première à toute production artistique est la liberté d'expression. Il m'apparaît évident que Mel Gibson a mis toute sa conviction dans *La Passion du Christ*, même si cela doit choquer le public. Cela donne un film dur à supporter, mais tout de même marquant, et dont on reparle ensuite... Une chose est certaine : on ne peut accuser Mel Gibson d'avoir trop romancé l'histoire que l'on connaît...

II – Jean-Yves THÉRIAULT, bibliste

J'ai trouvé que le film de Mel Gibson est bien fait du point de vue cinématographique. Je me limite ici à des réflexions en tant que bibliste et croyant engagé dans l'Église catholique. Je regroupe mes commentaires autour de quatre axes.

1. Authenticité et vérité historique

Le film de Mel Gibson décrit-il fidèlement les FAITS de la passion de Jésus de Nazareth dans la ville de Jérusalem des années 30? **Non!**

- a) Si on s'en tenait à la **vérité historique** stricte, la mort de Jésus serait un *fait divers* dans la tension politico-religieuse de cette époque. Il n'y aurait pas de quoi en faire un film! **Historiquement**, l'arrestation et la mise à mort de Jésus dans la Judée de l'Empire romain, ce dut un fait douloureux comme bien d'autres exécutions dans le climat tendu du temps. S'il s'en tenait à son point de vue, l'**historien** devrait expliquer la mort de Jésus par le fait qu'il dérangeait les autorités politiques religieuses et politiques des provinces juives et qu'on a voulu le faire taire. Le procès de Jésus n'a sûrement pas été médiatisé comme celui de Robert Gillet. Or, le film de Gibson présente les événements comme ayant un impact majeur sur tout le système politico-religieux et dans la population de Jérusalem, prenant même une dimension cosmique lors de la mort de Jésus.
- b) Bien sûr, ce n'est pas le point de vue de Jésus et des siens. C'est par leur témoignage et à travers leur expérience de la résurrection de Jésus que les événements prennent une tout autre dimension. De fait, la version proposée par Gibson repose sur les **récits évangéliques**. Mais, s'ils contiennent bon nombre d'événements historiques, les évangiles ne les présentent pas comme des **reportages** reproduisant exactement les faits. Ils ne font pas une relation précise des faits selon leur déroulement exact et en montrant leur enchaînement selon les causes observables. Les évangiles sont avant tout des **témoignages** de croyants attestant ce qu'une interprétation croyante dit de la

personne de Jésus, du sens de sa vie et de sa mort, quand il est reconnu comme Christ, Seigneur et Fils de Dieu. Les événements sont présentés dans une mise en discours *inspirée* dans la foi. Et nos évangiles présentent la mise en discours du *témoignage* telle qu'elle s'est fixée par écrit à partir des années 60 et après. Certes, **acteurs** (Pilate, Caïphe, Marie, etc.) **espaces** (palais, temple, Calvaire, etc.) et **temps** mentionnés dans les évangiles appartiennent au monde concret et réel de l'époque de Jésus. Mais, dans les évangiles, ils ne pas présentés comme reportage **visuel** et description exacte, ils sont mis en scène, ou mis en discours, pour en **parler**, pour exprimer leur signification, pour qu'ils deviennent **parlant**, pour tous ceux et celles qui acceptent de s'ouvrir à la parole qu'ils font entendre.

- c) Illusion d'historicité. Les décors, les dialogues en araméen et en latin, le style réaliste du film, sont en général assez bien réussis, malgré les quelques erreurs qu'on peut y déceler. Cette recherche de précision visuelle et auditive crée une impression de distance historique qui est réelle. Mais je trouve qu'elle donne aussi l'illusion d'une historicité complète qui ne peut être atteinte. Un seul exemple. On n'a pas les minutes du procès devant Pilate. En choisissant la version de Jean, Gibson retient une mise en scène qui est particulière à cet évangéliste, qui est truffée du langage et de la théologie propres à Jean. Les paroles échangées (selon Jean) n'ont sans doute jamais été réellement prononcées **telles qu'elles** apparaissent dans le texte évangélique. Le fait de les faire dire en araméen ou en latin crée simplement l'illusion qu'elles auraient été vraiment dites ainsi par Jésus.

2. Fidélité aux évangiles

- a) L'impossible fidélité aux **quatre** évangiles. Chacun des 4 évangélistes construit avec concision et art littéraire un *discours* (pas simplement une reproduction) donnant le sens de la passion et de la mort de Jésus. Nous devons lire chacun des évangiles attentivement pour entrer dans ce dont il témoigne : l'écouter pour entendre comment il nous parle de ces événements sur lesquels nous basons notre existence de croyants et de croyantes. Nous avons ainsi quatre témoignages complémentaires qui montrent la richesse de signification qui ne peut être dite une fois pour toutes. Or, Gibson puise divers éléments dans les **quatre** textes évangéliques et **ailleurs**; il réorganise ensuite ces données à sa manière pour constituer son scénario et son film. Il compose ainsi **son récit** de la passion où s'élabore **son propre discours**, qui n'est ni celui de Mc, de Mt, de Lc ou de Jn. C'est la passion selon Gibson, qui propose son propre discours. Il ne pouvait d'ailleurs faire autrement. Nous faisons la même chose, par exemple lorsque nous faisons le récit eucharistique lors de la messe.
- b) Y a-t-il cependant fidélité à l'**esprit** des évangiles? Je dis, globalement **non!**

D'abord parce que le film est sous-tendu par un **mythe** différent de celui des évangiles canoniques. Dans le film, à Gethsémani, Jésus est face à face avec un personnage énigmatique, androgyne, qui représente le démon (le serpent).

Cela présente l'enjeu comme un drame mythique : un **duel** entre Jésus et Satan quant à la capacité de souffrir assez pour porter le poids du péché de tous. Un combat à finir entre le Bien et le Mal. A la fin, la défaite du démon est consommée dans le désert, alors qu'une goutte d'eau (larme divine!) arrose ce qui naît à la mort de Jésus. Dans les évangiles, à Gethsémani, c'est plutôt une rencontre entre **Jésus et son Père** où l'enjeu est surtout l'accord de deux volontés : « non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ». C'est là qu'apparaît la plus grande souffrance de Jésus, quand il s'agit de s'en remettre à la volonté du Père quant au don de sa vie.

Souffrance et violence. Les évangiles sont plutôt **discrets** sur les gestes violents infligés à Jésus. Gibson en rajoute, les prolonge, les montre en ralenti, **insiste** par des plans rapprochés. Sur ce point il ne s'inspire pas du tout des évangiles, mais plutôt des chemins de croix doloristes et peut-être des visions de Anne Catherine Emmerich. Le sadisme des bourreaux est dû à l'imagination du réalisateur du film.

Les *flash-back* sont beaux et viennent atténuer la vue excessive de la violence. Mais ils me semblent plutôt anecdotiques, faits à partir de rapprochements visuels ou émotifs. Ils ne contribuent pas vraiment à éclairer le sens des événements de la passion. Ils n'expliquent pas cet amoncellement de souffrances. Ils mettent seulement en contraste la bonté de Jésus et la méchanceté des adversaires. Pour prendre sens, la passion souffrante de Jésus doit être mieux reliée à l'action et à la parole de Jésus qui ont mené à cela, ainsi qu'à la résurrection qui en révèle la valeur.

Paroles de Jésus sur la croix. Il est difficile de penser qu'un crucifié normal ait pu prononcer toutes ces paroles. D'ailleurs **aucun** des évangiles ne les présente **toutes**. Ce sont des paroles (la plupart tirées des prophètes et des psaumes) qui sont mises dans la bouche de Jésus par la tradition évangélique, précisément parce qu'elle expriment l'interprétation **inspirée**, celle de la volonté du Père à laquelle Jésus s'en remet. Chacun des évangélistes en retient certaines, celles qui correspondent le mieux à l'orientation particulière de son évangile, ce qui témoigne qu'elles représentent bien le sens authentique, reconnu comme celui donné par Jésus. Qu'elles aient été réellement prononcées par Jésus en croix, elles sont de première valeur pour entendre le sens révélé de la passion.

3. La valeur du sang

Selon le film, il semblerait que la quantité de sang versé est à la mesure de la gravité des péchés de l'humanité; que **plus** Jésus souffre, **plus** il sauve de gens. Ce serait par leur intensité et leur atrocité que les souffrances prennent de la valeur. Cette conception me semble étrangère aux évangiles et même à la Bible. Dans les Écritures, la sang est sacré parce qu'il est le symbole de la vie, non pas parce qu'il est le résultat d'une souffrance infligée, même aux justes. Certes, le « sang versé » est une

métaphore biblique du meurtre ou du sacrifice, ce qui nous rapproche de la passion. Mais le mot *sacri-fier*, signifie d'abord *faire-sacré*, c'est-à-dire rendre quelque chose *sacré* en le *consacrant* à Dieu, parce qu'on le reconnaît comme don auparavant reçu de Dieu. Ce n'est donc pas l'idée d'une privation de quelque chose en échange de quelque chose d'équivalent que Dieu nous rendrait. Précisons aussi le rôle du sang sacrificiel. Dans les sacrifices bibliques, ce n'est pas l'immolation qui compte; c'est l'effusion du sang qui est le point culminant du rite, comme signe de communion à la même vie, ou de réconciliation quand la vie commune a été brisée par le péché. Par exemple, le sang de l'agneau pascal ne sert **pas** à apaiser la colère divine, mais à marquer la porte des maisons dont les habitants appartiennent à Yahvé (signe de **protection**), lui sont consacrés comme membres du peuple (voir Ex 12). Dans le sacrifice d'alliance (voir Ex 24), le rite essentiel est de répandre le sang sur l'autel et le peuple. Symbole de la vie, il exprime et réalise une **communion** des deux parties, Yahvé et le peuple re-devenant « en alliance », ré-unis dans une même vie. Le rite d'expiation (Lv 16) redonne force et vigueur à l'alliance, en **purifiant** le sanctuaire et l'autel des fautes commises par le peuple. Le sang, aspergé par le grand prêtre sur le propitiatoire dans le temple **purifie** ce qu'il y a de plus sacré en Israël, renouant la communion entre Yahvé et son peuple. De nouveau Yahvé habite son peuple.

4. Rédemption et expiation : sens biblique des termes

Le film reprend une théologie pseudo-sacrificielle et expiatoire qui ne me paraît **pas** conforme au sens biblique des termes *rédemption* et *expiation*.

a) **rédemption**

La **rédemption** est souvent entendue comme un rachat au sens de *payer pour* dans un échange juridique ou commercial. Ainsi, « nous payons pour nos péchés lorsque nous souffrons ». Or il n'en est pas ainsi dans la Bible et chez Paul. En effet, si Christ Jésus nous libère ainsi moyennant un «prix» versé à quelqu'un (1 Co 6,20), en «payant de sa vie» (Mt 20,28 et Mc 10,45) comme une «rançon» donnée, avec QUI peut bien s'établir ce contrat ou s'opérer ce marchandage? Avec le démon, comme dans le film de Gibson? On voit mal un représentant du camp divin devoir négocier avec le diable. Il ne convient nullement, selon les textes évangéliques et pauliniens, d'imaginer Dieu en partenaire d'une transaction commerciale avec le diable, ou tout autre débiteur exigeant une compensation quelconque équivalente au péché.

En hébreu, le verbe correspondant a régulièrement Dieu comme **sujet** et il est employé pour la sortie d'Égypte et le retour de l'exil. Yahvé **libère, délivre** son peuple, devons-nous traduire. Il a libéré un peuple pour l'acquérir comme son bien précieux et lui proposer l'Alliance. Ainsi le Père œuvrant à travers le Christ libère le croyant de toute servitude pour se l'acquérir comme un fils, en y mettant le prix (1 Co 6,20; 7,23). La notion de « prix » implique que l'action est valide et conforme à ce qui est exigé, ici la **fidélité de Jésus** jusqu'à la mort. S'il est question d'un prix fort, c'est pour dire la valeur de la **créature nouvelle** issue de la délivrance (voir 1 P 2,9 et Ac 20,28). Chez Paul, Le terme *rédemption* ajoute à la notion de justification **gratuite** la conviction que Dieu a mis tout son cœur dans cette œuvre, Jésus sur la croix étant

ce qu'il a de plus aimable. C'est ainsi qu'on doit comprendre l'aspect onéreux de l'action divine, signifié par la vie ou le sang donnés comme témoignages de la valeur du geste de don (Mt 20,28; Mc 10,45; 1 Tm 2,6; Tt 2,14; 1 P 1,19). La délivrance du croyant est précieuse, puisqu'elle est à la mesure d'un amour si grand. Les croyants sont acquis en Christ, non par une rançon payée à l'ennemi, mais moyennant un **sang d'alliance** qui justifie, c'est-à-dire institue un rapport nouveau à Dieu, celui de filiation. Jésus «paye de sa vie» en ce sens qu'il fait l'acte d'amour et de fidélité qui permet d'être libéré des entraves humaines qui empêchent de s'ouvrir à Dieu et de lui être réconcilié et de vivre en communion avec lui.

b) expiation

De même, le terme **expiation** ne doit pas être entendu selon la pratique religieuse des Grecs **païens**. Les dieux de la Grèce antique étaient réputés avoir des passions humaines et les sacrifices visaient réellement à faire changer leurs dispositions. Le rite était censé **apaiser** le dieu irrité, le rendre favorable. D'où la pensée qu'un sacrifice expiait les fautes. Si le film de Gibson présente les souffrances et la mort de Jésus comme expiatrices des fautes humaines, il est alors dans la foulée des religions **païennes**.

À l'**inverse** de la religion grecque, où le verbe *expier* a un dieu comme **complément** (rendre le dieu propice ou favorable), dans la Bible, ce verbe n'a jamais Dieu comme complément. L'acteur divin est plutôt **sujet** d'une action sur le péché qu'il *expie*, c'est-à-dire **efface, remet, pardonne**, ou sur un lieu qu'il **purifie**. Ce qu'on appelle *expiation* est alors une **opération divine** essentiellement destinée à purifier ou à pardonner afin de rétablir la présence divine au milieu du peuple. C'est une activité positive qui réunit l'être humain à Dieu. Comme l'atteste Rm 3,25, l'**activité purificatrice de Dieu** qui opérait autrefois par la médiation des sacrifices se fait maintenant en Jésus exposé sur la croix. C'est le lieu par excellence du pardon, de la délivrance et de l'exercice de la justice divine qui sauve.

Que le film *La Passion du Christ* nous écrase sous le poids de la violence qui s'y montre, ce serait dommage. Qu'il nous amène à relire les évangiles et à partager entre croyants nos convictions sur la vie, la mort et la résurrection de Jésus, c'est un effet positif de ce film devenu incontournable.

III – Gabrielle CÔTÉ, catéchète

Une pensée de Didier Decoin me paraît pertinente pour nous mettre en route dans cette réflexion: « *Une très belle icône, un tableau, un vitrail peuvent bien sûr nous aider à parler à Dieu, mais ne nous trompons pas : l'essentiel se joue en nous.* »¹ Le regard qu'on porte sur un film comme celui de *La Passion du Christ* en particulier, porte la teinte de notre vécu, de notre cheminement, des accents de notre spiritualité voire de notre théologie. Le but de l'exercice que nous faisons aujourd'hui est d'aider à poser un regard éclairé et le plus sage possible sur cette production cinématographique. D'entrée

¹ Didier Decoin, *Panorama*, mai 2003, p. 30

de jeu, je tiens à préciser que je ne suis pas ici pour imposer ma vision ou mes idées. Je respecte les opinions variées qui circulent sans pour autant les partager toutes.

La question qui m'est posée : Ce film peut-il être utilisé en catéchèse? Rappelons qu'il est interdit aux moins de 16 ans ce qui sonne déjà l'alerte et invite à la prudence. La catéchèse fait partie de la mission d'évangélisation de l'Église dont elle est un moment prioritaire et essentiel. Elle vise comme son nom l'indique, à faire résonner la Bonne Nouvelle en vue de promouvoir et de nourrir la foi. En somme, elle vise la formation chrétienne intégrale comme l'affirme le *Directoire Général de la Catéchèse* (84). Elle doit travailler à susciter une véritable conversion i.e. un retournement de l'être, une métanoïa...(DGC 29). Elle nécessite une présentation équilibrée de toute la vérité sur le mystère du Christ (DGC 30). En somme, la catéchèse doit éduquer à la foi, elle doit proposer la foi. Son grand objectif demeure la profession de foi (DGC 66). Mais quelle profession? Celle en conformité avec le kérygme primitif. Elle doit contribuer à mettre en communion avec la personne du Christ... un Christ Vivant, **chemin, vérité et vie** (*Jn* 14, 6). Ce qui m'amène à une question : Quelle profession de foi ou quel visage du Christ le film *La passion du Christ* met-il en lumière?

Le film

Dès l'ouverture du film, nous sommes plongés dans une logique d'expiation. Une parole du prophète Isaïe, citée hors contexte, nous donne la clé de lecture de Mel Gibson : «Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé.» (*Is* 53, 4) Et nous savons dès les premières scènes que nous assisterons à une lutte à finir entre la force hideuse du mal et le bien. Le surréalisme et la démesure hollywoodienne dans le déroulement de la passion contrastent avec la sobriété et la discrétion des évangiles. Sans contester, l'auteur a pris le parti du réalisme voire du surréalisme.

Ses sources

1. Les évangiles
2. Les apocryphes,
3. Les visions mystiques d'Anne-Catherine Emmerich, une stigmatisée allemande du début du XIX^e siècle (1774-1824), visions consignées dans *La douloureuse passion* (*Le Figaro*, 31 janvier 2004). De là viendrait, par exemple, la scène des deux Marie essuyant le sang sur la dalle du prétoire.

Les forces du film

- ✓ Soulignons d'abord l'interprétation de James Caviezel dans le rôle de Jésus auquel il s'est bien identifié.
- ✓ Le regard de Jésus qui vient libérer ce qu'il y a d'humain au cœur des personnes (v.g. Pierre. la femme adultère, sa mère, Véronique). L'immense tendresse de Marie qui retient les regards, sa complicité avec son Fils et sa forte présence. L'épisode du reniement est bien réussi: le regard de Jésus, le jeu très intense de Pierre. Jésus et Simon qui enlacent la

croix comme pour mieux dire que la souffrance de l'humanité est partagée...

- ✓ L'utilisation de l'araméen : entendre Marie prononcer Yeschoua.
- ✓ Le jeu des ombres et des lumières, la symbolique de la goutte d'eau, certains *flash-back* ou associations de scènes : le lavement des pieds et Jésus étendu qui voit les pieds maculés de sang d'un soldat.
- ✓ Certaines scènes qui font davantage appel à la symbolique : au moins deux moments où Jésus qu'on vient d'étendre sur la croix, voit le monde à l'envers. N'y a-t-il pas un lien avec l'évangile qui est la loi du maximum et le monde à l'envers?
- ✓ La musique : les chœurs et les percussions qui viennent nous chercher dans les moments stratégiques.
- ✓ Je n'ai pas la formation pour évaluer toute la richesse cinématographique de ce film, mais je peux apprécier certaines techniques.

Les faiblesses du film

- ✓ La démesure : Un film très américain, très hollywoodien, qui joue sur les émotions et la sensibilité des gens, qui nous en met plein la vue : le sang qui coule à flots, la brutalité des soldats romains, la surabondance des coups de fouets, la violence des instruments utilisés, les chutes de Jésus (7 au total), les clous qui entrent en faisant gicler le sang, le renversement de la croix et du crucifié, le tremblement de terre qui ouvre le temple... Certaines scènes violentes sont de l'ordre de l'indécence. Le climat est doloriste. Est-il nécessaire de tant en mettre? Le risque est grand devant un tel déploiement de violence de considérer Jésus comme un surhomme «*qui peut en prendre parce qu'il est le Fils de Dieu*» comme disait un jeune en sortant du film. On m'a aussi rapporté trois témoignages de gens qui disaient : «*S'il n'avait pas été Dieu il serait mort bien avant...*» L'excès peut conduire à considérer l'humanité du Christ comme un leurre! L'humanité du Christ est une réalité et non une apparence. Nous avons parfois des relents de docétisme! L'excès conduit aussi au bouleversement affectif, voire à la culpabilité. Dans une entrevue, à la question «qui a tué Jésus?», Gibson affirmait: «*Nous sommes tous frères dans la culpabilité*».
- ✓ Pour le sujet qui me concerne, la plus grande faiblesse est sans contredit le choix de la logique de l'expiation et du bouc émissaire : le Christ qui paie au Père la dette du péché plutôt que le sacrifice de communion. Le salut est une histoire d'amour et de gratuité. Le film donne l'impression que la souffrance devient en soi moyen de salut. Une affiche de promotion du film porte le sous-titre : *Dying was his reason for living* Mourir était sa raison de vivre. La théologie sous-jacente apparaît assez clairement celle d'avant Vatican II où l'accent est mis davantage sur la force du mal et la gravité du péché que sur celle de l'amour miséricordieux. Le focus est mis sur les souffrances du Christ ce qui contraste sérieusement avec la discrétion et la sobriété des évangiles sur la passion. J'emprunte à Alain

Gignac, cette petite synthèse : Pour Marc, la croix pose la question de l'identité de Jésus dans la bouche même du centurion qui supervisait son exécution; «*Vraiment cet homme était fils de Dieu!*» Pour Matthieu, la mort de Jésus accomplit l'espérance des écritures d'Israël; Luc présente un Jésus qui prie, qui console, qui pardonne. Il minimise la responsabilité de Pilate, il veut vendre le message chrétien aux Romains; pour Jean, Jésus est en contrôle de la situation... les gardes venus l'arrêter se prosternent devant lui... la croix est vue comme une élévation...² La résurrection très brièvement évoquée (environ 60 secondes) marquera le triomphe du bien. En somme, il n'y a rien d'apaisant dans ce film. On a l'impression que la mort du Christ commande toute sa vie alors que la vision chrétienne inverse cet ordre. La lecture de foi se fait à la lumière de la résurrection.

- ✓ Les emprunts aux apocryphes et au livre d'une mystique allemande qui aurait eu des visions concernant la passion ajoutent des éléments qui augmentent l'ambiguïté ou l'aspect inusité.
- ✓ Les 60 secondes qui relatent la résurrection du Christ m'apparaissent un passage plutôt faible...

Question

Ce film peut-il être un outil utile en catéchèse?

Globalement, l'utilisation de ce film à des fins pédagogiques en catéchèse nous apparaît très peu pertinente. Pourquoi?

1. Parce que ... il faut éliminer les moins de 16 ans et il ne peut s'adresser à tous les adultes sans tenir compte de la plus ou moins grande tolérance à la violence de chacun et des sensibilités.
2. Parce que... la mort du Christ prend son sens dans la résurrection et ses souffrances dans sa solidarité avec l'humanité. Le vendredi saint est toujours célébré dans la perspective de Pâques et ce ne semble pas être la vision du film. Le mystère mort-résurrection c'est un tout. De plus, son enseignement n'apparaît que dans quelques flash-back qui ramènent aux souffrances.
3. Parce que ... l'intensité de la souffrance ne met pas en lumière un Jésus qui humanise (sauf quelques images), mais un surhomme. Qu'est-ce qui amène l'auteur à insister jusqu'à la démesure sur la souffrance du Christ alors que les Évangiles mettent l'accent sur l'amour dans une dynamique de communion et raconte avec beaucoup de discrétion et de sobriété la passion qui n'a de sens qu'à travers la résurrection?

² http://www.diocesequebec.qc.ca/actualite/careme/textes/alain_gignac.htm

- *«Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.» (Jn 13, 1)*
 - *«Moi, je suis le bon pasteur; le bon pasteur dépose sa vie pour ses brebis.» (Jn 10, 11)*
 - *«Et il leur dit: "J'ai ardemment désiré manger cette pâque avec vous avant de souffrir".» (Lc 22, 15)*
4. Parce que ... dans ce film, l'accent est mis sur l'expiation et l'intensité des souffrances et cela m'inquiète sachant la forte influence des médias dans l'image populaire qu'on se fait de Jésus... Il y a risque d'interprétation réductrice du mystère mort-résurrection du Christ.

Permettez-moi de citer une explication que j'endorsse du cardinal Lustiger : «Je suis très réservé sur toute théâtralisation de la Passion, même si je comprends que cela puisse se faire... Comme chrétien, nous vivons dans le domaine du sacrement. À chaque Eucharistie c'est tout le mystère de la Passion et de la Résurrection qui nous est donné : il ne nous est pas donné sous la forme d'un spectacle que l'on regarde, mais sous la forme d'un acte de la puissance divine qui se communique. La figuration peut être une régression absolue. Cela touche beaucoup l'affectivité, l'imagination, mais c'est très ambigu. Je ne dis pas que cela est «mal». Je laisse la liberté à chacun, mais je préfère une icône à la photographie d'un acteur qui joue le Christ, et je préfère encore le sacrement à l'icône. Cela m'est plus utile pour la prière et je pense que c'est plus utile pour le peuple chrétien aussi.»³ Il y a d'autres formules gagnantes comme l'étude des textes bibliques, les échanges, la contemplation, le silence.

Cette représentation du crucifié est plus de l'ordre de la caricature que de la fidélité aux Évangiles qui sont plutôt sobres sur la description des souffrances, même si elle peut contribuer à nous rendre plus sensible aux souffrances réelles de Jésus. Plusieurs affirment y avoir puisé un regain spirituel, un goût pour la prière, un désir de communier aux souffrances de nos frères et soeurs en humanité. Les expériences sont aussi variées que les participants.

Conclusion

En conclusion, nous pouvons affirmer que ce film a le mérite de susciter un débat autour de Jésus, qui toujours ne laisse personne indifférent. La passion prend certes un sens plus sérieux. Nos croix d'or ou d'argent en prennent un coup! Ce film est le projet affiché d'un homme, Mel Gibson : *«faire en sorte que quiconque sortant des deux heures de la projection sans doute la plus éprouvante qu'il ait connue, se sente personnellement*

³ Agence Zénith, <http://inx16.cerf.fr/article1496.php>

*concerné par ce très rude chemin de croix.»*⁴ Si ce film pouvait contribuer à éloigner la banalisation des textes trop souvent entendus, s'il pouvait permettre une relecture de l'Évangile et remettre en chemin notre quête de Dieu, s'il pouvait renouveler le regard que nous posons sur le crucifié ressuscité, l'encre n'aurait pas coulé en vain autour de cette projection.

IV – Rodrigue BÉLANGER, théologien

Partons d'une idée simple : le texte biblique appartient à tout le monde. Aucune Église ne peut en revendiquer le monopole, aucun groupe ne peut le mettre sous embargo. On peut faire des écrits de la Bible une lecture historique, poétique, exégétique, théologique, mystique, politique. On peut les interpréter à la lumière ou sans la lumière de la foi.

Mel Gibson, pour sa part, fait du récit de la Passion une lecture cinématographique qu'il veut rendre profitable à plusieurs points de vue. Lui tombe sous la main un scénario tout prêt, gratuit, voilà au moins une bonne économie de faite. Il s'informe de certaines conditions et contraintes de l'époque évitant d'oublier une montre Rollex au bras des principaux acteurs, de laisser passer un hélicoptère en rase-mottes dans les parages, de tolérer un 4 X 4 sur le plateau. Oublions la petite table IKEA fabriquée par Jésus mais rappelons tout de même que le fameux échange sur la vérité entre Pilate et Jésus n'a pu se dérouler en latin parce que Jésus ne parlait pas le latin, tout Fils de Dieu fut-il... On pourrait enfin s'insurger devant les circonstances hideuses de la pendaison de Judas, mais laissons un peu de liberté au réalisateur.

En gros, disons que les précautions d'usage dans ce genre de film sont respectées, avec en prime une grande qualité d'images déroulées sur une trame qui ne se relâche pas en intensité dramatique. Et tout cela marche bien : en date du 15 mars, les profits en salle s'élevaient déjà à quelques 264 millions de dollars. L'univers hollywoodien y trouve donc son compte et rendons à César ce qui lui revient.

Le fil conducteur du film apparaît d'entrée de jeu sur l'écran avant toute image : c'est le texte d'Isaïe, chapitre 53, versets 4 et 5 : «Ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était frappé... il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes». Tout cela reste bien vrai dans le film; on nous fait voir et on nous répète que Jésus est torturé, sacrifié, anéanti dans les pires conditions de souffrance à cause de nous et pour nous. Dès le départ aussi, on comprend que le pouvoir romain est le courtier des autorités religieuses juives pour en finir avec ce Jésus de Nazareth. Également, Mel Gibson nous convainc que ce n'est pas un fantôme divin qui est massacré sous nos yeux mais bien un homme en chair et en os. Voilà l'humanité de Jésus sauve et c'est toujours important de s'y arrêter tenant aussi dans la foi sa dimension divine.

Jésus est un homme, il nous donne son humanité, il la sacrifie pour nous. Mais pour autant, la physiologie humaine, la résistance physique d'un homme ont des limites qui peuvent nous sembler dépassées dans la seule séquence de la flagellation : avant le retour

⁴ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=1371440&rubId=1097>

devant Pilate, on en est à 32 coups de verges et à 40 coups de lanières armées. Les coups continuent de pleuvoir sur le chemin du calvaire avec une croix si lourde que le robuste Simon de Cyrène a peine à la soulever, lui qui nous apparaît pourtant frais et dispos. On me dira qu'une scène de lapidation à l'époque devait être bien difficile à supporter, que la cruauté humaine est vieille comme le monde, qu'on torture encore avec des moyens pires et dans des locaux blindés, mais tant et tant d'hémoglobine à l'écran est-il nécessaire pour nous montrer que Jésus a vraiment souffert et que nous devrions tous entrer sous terre à cause de nos péchés et de notre propre cruauté? Au long du film, on se prend souvent à regretter la vérité bien réelle mais aussi la sobriété des récits évangéliques que nous entendons chaque année.

À travers et au bout de tout cela, que peut bien vouloir nous dire Mel Gibson? Question difficile car nous ne sommes pas assis sur sa chaise de réalisateur et parce que les réponses peuvent être variées à l'infini.

Pour ma part, je retiens sans peine que Jésus est allé au bout de sa souffrance sans chercher à la camoufler ni à s'y soustraire. Mais il faut savoir – et je me tiens en particulier du côté de s. Jean pour le dire – qu'il est allé en même temps au bout de l'amour et cela n'est pas aussi lisible dans les brefs retours de texte que Gibson nous fournit à partir de l'épisode de Gethsémani, du discours sur la montagne, de la dernière Cène et même des paroles en croix. Comme si nous devrions comprendre que la souffrance porte en elle-même sa valeur rédemptrice jusqu'à s'y complaire. À la lumière de la foi et dans les meilleurs courants de la Tradition chrétienne, on doit pourtant affirmer que la souffrance est ici un chemin obligé mais qu'elle ne vaut que par l'amour qui lui donne sens dans l'histoire de Dieu et des humains.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'au sens le plus large et le plus fort du terme, *l'amour aussi est une passion qui peut mener à la mort et nous ouvrir le salut.*

École de pastorale
Le 28 mars 2004